Samedi 28 janvier
Avec Xavier Jacquey, ancien Appelé
Mohamed Khaznadji, ancien Moudjahid
. Xavier Jacquey : *« Dans le film, il est dit que « ce n'est pas dangereux de parler… » Pour Mohamed et moi, c'est dangereux. Parce qu'on va probablement pleurer. Tout cela a été assez atroce.*
. Mohamed Khaznadji : *« Je suis resté dans une prison très, très difficile pendant six mois. J'ai été torturé d'une façon affreuse, inhumaine, pendant deux semaines. Il y avait des assassinats ; ils torturaient et à la fin, ils tuaient. On savait que les corps étaient jetés dans la rivière, à la sortie de Sétif.*
Un jour, un voisin Pied-Noir m'aperçoit dans cette caserne. Il dit à mon père : « Engage des avocats, sinon ton fils, tu vas le retrouver dans la rivière. » Parmi ces trois avocats, il y a Gisèle Halimi… Ensemble, ils me sauvent de la disparition. Je suis jugé et condamné à mort. Mais, finalement, six mois après, ma peine est transformée en prison à vie, par le Général de Gaulle. »
(Ce récit de Mohamed, recueilli par Xavier Jacquey, ouvre le livre de la 4ACG. « Guerre d'Algérie, guerre d'Indépendance, paroles d'Humanité ». L'Harmattan.)
. Marie-Jo, femme de Xavier : *Ce recueil de témoignage a été à l'origine d'une amitié. Cela fait plusieurs vacances que nous allons chez Mohamed et Lylia, en Algérie. Mohamed, on oublie tout ce qui s'est passé pour toi, tellement tu nous le fais oublier ! Merci pour ce cadeau. »*
. Xavier Jacquey s'adressant à Stanislas Hutin : *« Dans le film, tu reviens à l'endroit où était ton école et où tu as pris la défense du jeune « Boutoute », torturé à 14 ans. Est-ce que tu as réussi à le retrouver ? »*
. Stanislas Hutin : *« Oui, j'ai retrouvé Boutoute, 60 ans après. Quand la photo que j'avais faite de lui, est devenue la couverture d'un livre qu'on voyait dans toutes les librairies, j'ai voulu qu'il sache.* (« Algérie, 1954-1962. Benjamin Stora, Tramor Quémeneur. Les Arènes) *Pour moi, cette photo de son visage est un véritable « mémorial ». Le symbole de l'absurdité de la guerre. Comment peut-on s'abaisser à torturer un gosse de 14 ans ? Le faire hurler, toute une nuit…*
C'est, à l'occasion d'un de nos voyages que je l'ai retrouvé, ainsi que d'autres élèves. Ces gamins, avaient été « mes rayons de soleil », pendant les quelques mois, vécus là-bas. Je suis toujours en relation avec eux. »
. Emmanuel Audrain, réalisateur : « *Xavier - comme Stanislas - tu as été en situation de résistance, peux-tu nous en parler ?*
. Xavier Jacquey : *Je vais essayer… Pendant les 14 premiers mois de mon service militaire, en Allemagne, « j'ai eu la chance » d'être mis plusieurs fois en prison… Cela m'a préparé. J'avais dit, à voix haute : « C'est inacceptable, la torture. »*
A Géryville, comme infirmier, je soignais dans un rassemblement de 4 500 nomades où il y avait 4 enfants qui mourraient chaque jour, quand je suis arrivé… (silence) *Je faisais aussi de l'accompagnement sanitaire de convois. Un jour, j'arrive dans le poste, où des gens ont été torturés. Je les soigne, tout de suite. Certains se moquent, mais cela marque. Parce que, 15 jours plus tard, l'ensemble des Appelés vont protester contre des tortures et des viols qui - à l'initiative d'un sous-lieutenant et 3 sous-off - viennent de se produire.*
2
J'ai vraiment compris après, que ce n'étaient pas des viols crapuleux… C'était, pour terroriser. Un lieutenant disait : « S'acharner sur un innocent, c'est très bien, de temps en temps ; cela sème la panique. » D'autres disaient : « Si il faut en tuer 2 ou 3 millions… On le fera. » J'ai entendu dire : « Bravo pour les méthodes des nazis, elle sont efficaces, employons-les. »
Il y avait une volonté délibérée, pour un certain nombre, d'effrayer la population. C'est aussi pour ça que chaque fois, que l'un ou l'autre d'entre nous, protestait, cela cassait l'effet de terreur. C'est pour ça qu'ils nous en voulaient tellement. »
. Fadila Semaï : *« Emmanuel, merci pour ton travail que je connais. Merci à*

Xavier, Mohamed, Stanislas… Je suis née en France. Ma mère est de Sétif, mon père de Bordj Bou Arreridj. En parlant, vous rendez témoignage d'une histoire qui n'a pas été encore dévoilée, mais vous réparez aussi nos coeurs. Moi, qui suis biculturelle, je ressens encore combien, parfois, « les arabes » sont « malaimés » en France. D'autant plus, aujourd'hui.
Moi, qui suis française de parents algériens, parfois j'ai peur. C'est pas normal que j'aie peur ! C'est pas normal que les discours de haine deviennent dominants. Vous pouvez compter sur moi, mais… J'ai aussi besoin de vous ! »
. Emmanuel : *« Fadila est l'auteur du livre « L'Ami parti devant », Albin Michel. Elle a donné l'histoire exacte, et le visage, de Mohamed - garde champêtre, père de 10 enfants - l'ami musulman de Christian de Chergé, le prieur de Tibhirine. Mohamed, assassiné pour avoir pris la défense de son ami.»*
. Henri Pouillot : *« Je suis très concerné par ces questions de torture. J'ai été affecté dans la sinistre Villa Susini, pendant 9 mois. En témoigner aujourd'hui, peut avoir des conséquences difficiles ; pneus crevés, menaces de mort… Actions en justice, aussi. Je suis impliqué dans plusieurs procès, pour défendre l'idée, que la torture est un crime, contre notre humanité commune. »*
. Une Algérienne :
« J'ai quitté l'Algérie en 1993 et je tiens à vous dire combien votre parole est courageuse. Vous allez au-delà de la torture, votre message anti-guerre est très actuel. »
. « *Je suis* Nora Robin, *née à Constantine.*
Je n'ai pas connu la guerre, mais j'en ai été marquée… Dans le film, les dernières images de la reconstruction du village – autrefois, en zone interdite - m'ont beaucoup émue. Avec « Les Amis du Monde diplomatique », nous découvrons ce film et le soutenons. »
. *« Je suis* Fadila Foury*. Je suis née pendant la guerre.*
Mon père a été torturé. Ma soeur aînée a été torturée. (Ces dernières années, bien que très malade, elle n'a jamais voulu venir en France.) Mes parents, n'ont pas parlé de la guerre. Qu'on en parle maintenant, est très important. »
. Xavier Jacquey : *« Est-ce que d'autres Appelés ont fait de la résistance ? C'est un sujet à étudier, historiquement. Pendant 40 ans, je n'ai pas parlé. Quand on me disait qu'il n'y avait pas eu de torture, je disais : « Si ! », mais c'était tout.*
En 2000, mon père est mort. Il avait gardé toutes mes lettres. Et je me suis aperçu qu'on avait été nombreux, tant militaires d'active qu'Appelés, à protester. A ne pas accepter. A essayer de faire qu'il n'y ait pas d'exactions.
Ce serait un sujet tout à fait intéressant, pour les jeunes générations, de voir comment c'est possible de protester… De résister. »
(« Ces Appelés qui ont dit Non à la torture », L'Harmattan)